



La Rugiada descendit les deux marches qui conduisaient au salon. (Page 367.)

changement d'air et de nouvelles occupations. Miss Halcombe a bien voulu me recommander, et les renseignements pris se sont trouvés au gré des personnes avec qui je m'engage. C'est un peu loin, à la vérité; mais peu m'importe où je vais, sous quel climat, et combien de temps je passerai loin de mon pays...

Tout en parlant ainsi, je remarquai qu'il jetait de temps en temps sur la foule d'étrangers, dont le double courant nous enveloppait, un regard singulièrement soupçonneux, absolument comme s'il eût pensé découvrir parmi eux quelque espion.

— Je souhaite que votre voyage réussisse en tout point, lui dis-je, et qu'il soit suivi d'un heureux retour... — puis j'ajoutai, de manière à ne pas le tenir trop à l'écart de ce qui concernait les Fairlie : — Précisément aujourd'hui, je vais à Limmeridge pour affaires. Miss Halcombe et miss Fairlie viennent d'en partir pour visiter des amis dans le Yorkshire...

Ses yeux rayonnèrent, et il parut sur le point de me répondre; mais le même spasme nerveux vint une seconde fois contracter momentanément son visage. Il prit ma main, la serra fortement, et se perdit dans la foule, sans ajouter un seul mot. Il n'était guère pour moi autre chose qu'un étranger, et pourtant je restai là, une ou deux minutes, le suivant de l'œil avec une sorte de regret. L'exercice de ma profession m'avait fait pratiquer les jeunes gens assez pour savoir à quels signes on reconnaît qu'ils commencent à mal tourner, et lorsque je repris ma route vers le chemin de fer, je dirai à regret que j'avais de grandes inquiétudes sur l'avenir de M. Hartright.

IV

Parti par un train du matin, j'arrivai à Limmeridge à temps pour le dîner. Le château avait d'un vide et d'une monotonie qui m'ac-

cablèrent. J'avais espéré qu'en l'absence des jeunes ladies, la bonne mistress Vesey me tiendrait compagnie; mais un rhume la confinait dans sa chambre. Les domestiques furent si surpris de me voir, que, dans leur trouble et leur empressement extravagant, ils commirent toute espèce d'erreurs fâcheuses. Le sommelier lui-même, assez âgé pour en savoir plus long, m'apporta une bouteille de porto qu'il avait omis de faire tiédir. Les nouvelles qu'on me donna de M. Fairlie étaient exactement les mêmes qu'à l'ordinaire; et lorsque je lui envoyai annoncer mon arrivée, il me fit dire qu'il serait charmé de me voir le lendemain matin, mais que la brusque nouvelle de mon apparition avait déterminé chez lui des palpitations de cœur, lesquelles l'avaient mis à bas pour le reste de la soirée. Le vent siffla toute la nuit d'une manière effrayante; et, dans ce grand château vide, on n'entendait ici, là, de tous côtés, que craquements et gémissements sinistres. Je dormis aussi mal que possible, et me levai d'une humeur de dogue, pour me trouver seul le lendemain, au déjeuner.

A dix heures, on me conduisit dans l'appartement de M. Fairlie. Il occupait sa chambre habituelle, son fauteuil habituel, et l'accablement de son intelligence et de son corps était exactement ce que je l'avais toujours connu. Lorsque j'entrai, son valet de chambre était debout devant lui, soutenant, pupitre animé, un énorme volume d'eaux-fortes, aussi long et aussi large que mon bureau d'avocat. Le misérable étranger grimaçait de la manière la plus abjecte, et semblait prêt à s'évanouir de fatigue, tandis que son maître examinait tout à loisir chacune des gravures, et, s'aidant d'une loupe, en étudiait les beautés cachées.

— Oh! le meilleur des bons vieux amis, dit M. Fairlie, qui s'installa commodément et paresseusement avant de lever les yeux sur moi, êtes-vous bien portant?... là, tout à fait bien portant?... Savez-vous qu'il est méritoire de venir ainsi me chercher dans ma solitude. Ce cher Gilmore!...

J'avais compté que le domestique disparaîtrait quand je serais là, mais il n'en fut rien. Le pauvre diable restait debout, tremblant sous le poids des eaux-fortes, en face du fauteuil de son maître, où celui-ci s'était presque recouché, faisant tourner avec sérénité le verre de la loupe entre ses doigts blancs et son pouce.

— Je suis venu vous parler d'un sujet fort important, lui dis-je sans autre exorde, et vous m'excuserez si je vous propose de le traiter seul à seul.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Et tu n'as rien remarqué, et tu ne lui as jamais demandé compte de cette froideur et de cette immobilité de visage qui révèlent si clairement un souci intime?

— Pouvais-je lui demander compte d'un souci que je ne soupçonnais pas?

— C'est juste; mais, — puisque tu vis côte à côte, pour ainsi dire, avec lui, puisque tu le vois tous les jours, cherche, maintenant que tu sais son secret, — si autour de toi, dans votre cercle, qui est assez restreint, je crois, dans vos relations et dans les siennes, cherche avec moi quelle peut être la femme digne de cet amour profond. Songe qu'il y a sept ans qu'il m'a fait cette confidence. — C'est donc un amour bien ancien déjà. — Je connais le monde que tu vois en ce moment, et je sais que nulle,